

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jacques DESCHAMPS

Débutants

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 537-541

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

DÉBUTANTS.

Par ces matins d'automne mouillé, dans le petit jour maussade, précurseur des journées de pluie, il y a des impressions à recueillir dans la petite gare de St-Maurice, un jour de foire et à l'arrivée des trains du matin. Mêlés aux campagnards, le bras chargé de paniers, aux ouvriers dont la veste entr'ouverte laisse voir un bidon, des jeunes gens, cahiers et livres sous le bras, passent, gagnant le collège, les classes latines ou les classes industrielles.

Là se confondent, indifférentes l'une à l'autre, les deux formes humaines du travail : celle qui fait dominer le cerveau par le muscle, celle qui exige plus de la pensée que de la vigueur. Rudes, et devenus tels par le contact quotidien de l'outil, par la fatigue de l'effort, ces artisans du chantier semblent la plèbe passive qui va machinalement à la tâche et ils envient le sort des étudiants qui passent. C'est qu'ils ne savent pas.

Non, il ne savent pas ce que cèlent ces habits propres, ce souci de la mise et ces mains blanches ! Toute cette adolescence, cependant, qui parait enviable au manœuvre précocement mis à la pioche ou à la hache, chemine vers l'avenir le plus incertain, le plus décevant quelquefois.

Maître de son métier, c'est-à-dire de lui-même, l'ouvrier n'est pas arrêté par les limites étroites des frontières. Il a le droit d'aller au travail qui ne va pas à lui, moins exposé aux déceptions et aux désenchantements que les tenaces illusionnés qui pâlirent sur des livres pour atteindre à force de veilles, un illusoire et chimérique diplôme.

On oublie trop qu'un diplôme, qu'un parchemin paraphé de signatures officielles et timbré de cachets à l'encre grasse, n'assure à personne le pain quotidien. Ce sont d'utiles choses à mettre dans un tiroir quand on n'a pas l'ostentation bourgeoise du cadre, mais cela ne vaut guère plus que les obligations de ces sociétés anonymes dont le siège est dans la lune.

Les étudiants sont seuls à se donner à eux-mêmes les plus belles espérances. Une fois dans le corps à corps de la vie, médecins ou avocats, cherchant la clientèle de plaideurs et de malades, ils ont vite fait de se convaincre du temps qu'il faut pour être quelque chose dans la société — et encore faut-il que l'on soit quelqu'un ! Les entêtés qui sont riches persistent à attendre, et ils ont raison. Les besogneux, les faibles se voient forcés, car il faut manger, de prendre le chemin de traverse, la voie qui mène non à la renommée

jadis entrevue, mais quelque part. La moindre liste de candidats à un emploi officiel renferme leur nom, et les voilà frères dans cet ordre mineur laïque qui s'appelle le fonctionnarisme.

Le bel avantage d'avoir dissipé tant d'années infertiles et qui eussent pu être fécondes, à s'assimiler des grimoires ; le beau résultat d'être docteur en quelque chose, pour aboutir à cette impasse de la position à faire et où la trouée ne se fait pas !

On ne le répète pas assez aux jeunes gens : les hautes études, ouvertes fort justement à tous, ne sont qu'une porte basse ; au delà s'élargit un horizon certes lumineux et vaste, mais vers lequel marche seulement une élite : celle des prédestinés ; car on ne s'imagine pas, je suppose, que l'avenir soit au mérite, au travail qui ne vainc tous les obstacles que dans ce vieux rhéteur de Cicéron. A valeur égale même, le succès est avant tout à l'entregent, ce pseudonyme comtois de l'intrigue et des protections. Pour le surplus, il faut s'en rapporter à son étoile — quand on en a une.

Qu'il y ait pour tous de la becquée par le monde, c'est une autre aventure. Les ailes sont courtes quelquefois et ne peuvent porter loin. D'autre part, vivre constamment à l'entour du même nid, n'est pas toujours aisé. Puis, il y a l'oiseleur qui guette, et l'oiseleur à notre époque heureuse, est fréquemment un peu banquier. Il faut payer les services. Les Mécènes de l'art pour l'art, en médecine comme en avocatie, sont une dynastie perdue, si tant est qu'elle ne régna jamais.

Ce serait mal de décourager à l'avance les jeunes étudiants que leurs aptitudes et leurs goûts appellent à débiter un jour ; il est prudent néanmoins de leur inspirer un sage scepticisme vis-à-vis des assurances de dévouement gratuit. En aucun milieu cette vérité n'est plus apparente que dans les carrières libérales, terres promises. Chanaans de toute une jeunesse fascinée par les apothéoses de toile peinte et de lampes électriques. Ce même petit jeu d'envie se retrouve d'ailleurs à tous les degrés de l'échelle sociale...

Quelque carrière qu'on choisisse, pour ne pas dire que le destin vous impose, les débuts sont laborieux, souvent pénibles, quelquefois amers. Ne serait-ce pas aux anciens, aux aguerris de la vie, qu'il appartiendrait d'éviter aux jeunes, aux inexpérimentés, aux novices, les premiers rancœurs et les premiers regrets ? Mais allez donc exiger de ce malfaisant animal qu'est l'être humain un élan de charité morale qui perdure ! L'espèce humaine, à qui les anthropologues de carton s'ingénient à découvrir une origine suffisamment simiesque, n'a pas de ces générosités réfléchies. Fort capable d'un mouvement spontané et d'un geste beau, elle se ressaisit immédiatement, comme confuse d'avoir eu un cœur et une âme. C'est qu'elle ne se souvient pas assez de son origine et de sa fin.

Les débutants, que devraient défendre leur inexpérience et leur jeunesse, apprennent toujours trop tard cette vérité que je ne me reprocherai pas de leur avoir dite trop tôt. S'il faut que leurs illusions en souffrent, elles seront promptes à se guérir. L'expérience d'autrui

n'a jamais instruit personne — sans doute parce que notre propre expérience fut impuissante toujours à nous instruire nous-mêmes.

JACQUES DESCHAMPS.